

NOTRE PÉRIPLE EN GASPÉSIE, 1954

Par Eleanor Cohen Jacobs (Février, 2019)

J'ai rencontré Raymond au cours de l'été 1953. J'ai su que je tomberais amoureuse de lui dès que j'ai vu ses clichés en noir et blanc, représentant des gens de tous les horizons, dans toutes sortes d'environnement : Coney Island, Broadway, Harlem, clubs de jazz, etc. Ses photos étaient si puissantes que j'en suis restée ébahie. « Ce n'est pas un homme ordinaire, me suis-je dit. Il a une sensibilité exceptionnelle et une vision bouleversante de la vie, même dans ses aspects les plus rebutants. » Ce n'est pas la seule raison pour laquelle je suis devenue amoureuse de Raymond; il y en a bien d'autres. Son goût de l'aventure et son désir d'explorer des lieux encore inconnus m'ont également attirée.



Raymond et Eleanor Jacobs en Nouvelle-Angleterre, en route vers le Canada, 1954.
Photographie © Raymond Jacobs
Photography LLC, 2019.
Tous droits réservés.

Pendant l'été 1954, Raymond m'a proposé de l'accompagner pour une destination où nous pourrions passer du bon temps et où il pourrait également faire de la photo. Nous avons alors décidé de visiter le Québec, mais n'avions pas établi d'itinéraire fixe. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés en Gaspésie.

Raymond avait acheté une Packard 1947 décapotable pour 100 \$. Il adorait le plein air et avait décidé que nous ferions du camping dans une tente minuscule. Tout notre matériel, de nos sacs de couchage à nos couverts en plastique, était de l'équipement usagé de l'armée américaine. Nous avons monté notre campement lors de notre premier arrêt près du fleuve Saint-Laurent. Je le mentionne parce que je n'aime pas vraiment le camping. Je n'ai pas besoin de luxe, je me serais bien contentée d'une chambre dans un motel, avec un vrai lit. J'étais de taille normale, mais Raymond était plutôt bien bâti, avec ses 6 pieds 1 pouce. Nous nous sommes glissés tant bien que mal dans notre minuscule tente, dans des sacs de couchage séparés. Je peux l'avouer maintenant, je me sentais misérable. Mais pas Raymond. En fait, il adorait ça. « J'ai dormi dans des conditions bien pires durant mon service militaire en France et en Allemagne dans les années 1940, pour le *Signal Corps* de l'armée américaine. », m'a-t-il dit.

À la tombée de la nuit, alors que nous regardions le fleuve par la petite fenêtre de notre tente, nous avons été surpris de voir qu'il était éclairé. « Que se passe-t-il? Existe-t-il des poissons qui luisent dans le noir? » C'était très beau. Soudain, nous avons entendu des voix et vu un attroupement se former près de notre tente. « Sortez vite!, criaient ces bons samaritains en français, il y a un feu de forêt et il se dirige tout droit vers votre tente! » Heureusement, Raymond avait appris suffisamment de français pendant son séjour en France pour comprendre que nous devions partir au plus vite. La lueur que nous avons observée n'était pas causée par des poissons qui luisaient dans l'eau, mais par le reflet des flammes sur le fleuve!

Les gens qui nous avaient secourus étaient sympathiques et un des hommes nous a proposé de nous accueillir chez lui. Nous avons appris qu'il était le maire du village et qu'il ne parlait pas anglais. Assis dans son salon, nous avons répondu à ses questions et à celles des gens qui l'accompagnaient, au sujet de l'endroit d'où nous venions et des raisons de notre séjour. Après avoir observé Raymond de près, le maire lui a dit « Vous ressemblez au juif chez qui j'achète mes habits à Montréal ». Son ton n'avait rien d'hostile. Nous avons confirmé ses suppositions et lui avons répondu « Oui, monsieur le maire, nous sommes juifs ». Notre réponse a été accueillie par des sourires, des poignées de main et

des « heureux de vous rencontrer » et même d'un « je n'ai jamais rencontré de juifs avant ». Tout allait bien. Nous avons changé de sujet et discuté de choses et d'autres jusque tard dans la nuit. Au matin, on nous a servi un copieux petit-déjeuner, puis nous sommes partis vers le nord, sur une route non pavée.

Le toit de la Packard était toujours replié et je gelais, même si je portais un manteau d'hiver et un foulard sur la tête (un style popularisé plus tard par Jackie Onassis!). Les routes étaient à peine carrossables, et la circulation presque inexistante. Nous étions des pionniers à cette époque, des touristes en route vers la Gaspésie. On nous a regardés avec un mélange de curiosité et de méfiance lorsque nous sommes arrivés dans un petit village par la route, dans une voiture sans toit! Des enfants de tous les âges sont accourus pour nous examiner et observer la voiture. Des pêcheurs et des femmes portant des tabliers couverts de sang de poisson avec de longs couteaux acérés ont interrompu leur travail pour voir ce qui se passait. Une jeune fille plus courageuse nous a demandé, en français, « Pourquoi cette voiture n'a-t-elle pas de toit? N'êtes-vous pas mouillés lorsqu'il pleut? » Raymond a compris sa question et lui a répondu « Il y a bien un toit, mais nous le replions parce que nous aimons sentir l'air frais pendant que nous voyageons ». Puis Raymond a ajouté « Regardez bien » et a appuyé sur un bouton pour déplier le toit et recouvrir la voiture, à la grande surprise et à l'amusement de la foule. Nous avons garé la voiture et sommes partis nous promener dans le coin. Raymond réalisait ses clichés de façon candide et spontanée. Lorsqu'il voyait une chose ou une personne qui l'inspirait ou le touchait, il la prenait en photo. Comme lui avait dit son mentor en photographie, Lisette Model, « n'en parlez pas, faites-le ».

L'âpreté de cette communauté de vaillants travailleurs a éveillé la créativité de Raymond. Il a capté des images des pêcheurs qui travaillaient au bord de l'eau, à débarquer les prises du jour, et des femmes qui éviscéraient le poisson, le préparant pour le vendre au marché local le jour même. Raymond photographiait les hommes qui portaient dans leurs barques à rames, même pendant les intempéries, pour prendre le quota de poisson nécessaire pour nourrir leur famille. Quand ils avaient fini d'aider leurs parents, les enfants, comme tous les enfants du monde, riaient, jouaient et s'amusaient. Raymond enregistrait tout sur pellicule, les paysages maritimes exceptionnels, les montagnes recouvertes de filets de brume, dans des tons de noir, de gris et de blanc, un sujet idéal pour ce photographe sensible à l'environnement dans lequel il se trouvait. Nous étions là, dans cet endroit si pauvre que certains enfants allaient nu-pieds, sur une île au milieu du golfe Saint-Laurent, directement en face d'un paysage extraordinaire créé par la nature. Nous étions bien conscients de l'ironie de la situation. Je ne crois pas que les résidents s'intéressaient à ce paysage magnifique ou à quoi que ce soit d'autre, hormis leur survie. Raymond était dans son élément et a produit l'un de ses corpus les plus puissants lors de ce périple, qui a été l'un de nos plus beaux voyages ensemble.

Le reste de l'histoire est assez amusant. Après avoir roulé des centaines de milles sur les routes canadiennes non asphaltées vers New York dans cette vieille décapotable branlante, nous sommes arrivés au coin de la troisième avenue et de la 74^e rue, où je vivais à cette époque. Je n'ai aucune idée du temps que cela nous a pris. Au moment où j'ai refermé la portière du côté passager derrière moi, nous avons entendu un fort bruit. J'ai crié de surprise et Raymond a jeté un coup d'oeil sous la voiture. « Devine ce qui est arrivé, a-t-il demandé d'un ton sarcastique. Le moteur est tombé de la voiture. » Nous avons survécu au périple, mais pas la voiture. Ce voyage a marqué la fin de la Packard 1947 décapotable.

Revenir en Gaspésie après tant d'années, avec nos deux filles, pour célébrer l'inauguration de l'exposition de l'oeuvre de Raymond au Musée de la Gaspésie est un rêve devenu réalité. Les clichés qu'a pris Raymond de cette région sont parmi les plus puissants de sa collection; plusieurs seront d'ailleurs exposés pour la première fois! Je suis fière, honorée et excitée, et je sais que Raymond sourit aussi.